

*L'espace d'un instant,
les espaces d'un lieu
Marges et transitions régionales au Mexique*

Luc CAMBREZY

Si le concept de région a certes fait couler beaucoup d'encre, on aura toujours du mal à en faire un débat poussiéreux ; il suffit de rappeler les charcutages territoriaux au sud Soudan dont témoigne l'actualité, il n'est que de voir les recherches de grandes chaînes alimentaires aux Etats-Unis, qui découvrent (avec l'intérêt que l'on devine) que la gastronomie, même si c'est celle du ketchup ou du pop-corn, est régionalisée (*Le Monde* du 25/09/85), pour se rendre compte que le terrain est bien occupé. L'espace reste un formidable enjeu ; et pas seulement pour les géographes. La région, les espaces organisés, sont des réalités trop complexes, trop mouvantes, pour qu'on cesse d'y travailler ; donc d'y réfléchir, même s'il est vrai qu'un livre entier ne suffirait pas à réunir les commentaires les plus pertinents. Bref, on veut comprendre « comment ça marche » ; dans un cas précis : une portion d'espace au Mexique¹.

Mais la justification est aussi d'une autre nature (fallait-il d'ailleurs se justifier ?). On voit toujours très bien ce qui se passe au centre de telle région ou de tel espace. Mais la vue se trouble aux marges. Que cette lacune s'accompagne presque toujours du propos de rigueur sur le caractère « évidemment vague et imprécis des limites de la région » n'est pas tout à fait un hasard ; même si c'est vrai.

Admettre le flou ne justifie pas qu'on l'ignore, au nom de l'essentiel qui serait au centre. Privilégier le centre, c'est trop souvent occulter les marges. Le flou a un statut et une fonction, même s'il fait désordre sur la carte et qu'on a quelque peine à lui régler son compte.

Il me paraît que ces « ensembles flous » sont riches de sens pour la compréhension des dynamiques régionales. C'est une hypothèse, disons plutôt une intuition. Comme toujours on n'invente rien : après tout, cela fait un certain temps qu'on sait que « l'espace géographique est discontinu » (BRUNET, 1972).

1. Cette recherche en cours s'inscrit dans le cadre des activités du « Laboratorio de investigaciones y desarrollo regional » menées à l'INIREB (Instituto nacional de investigaciones sobre recursos bióticos) de Xalapa. Cette contribution doit être perçue comme un propos d'étape, dans une recherche encore à ses débuts, dont les bases avaient été lancées voici quelques années.

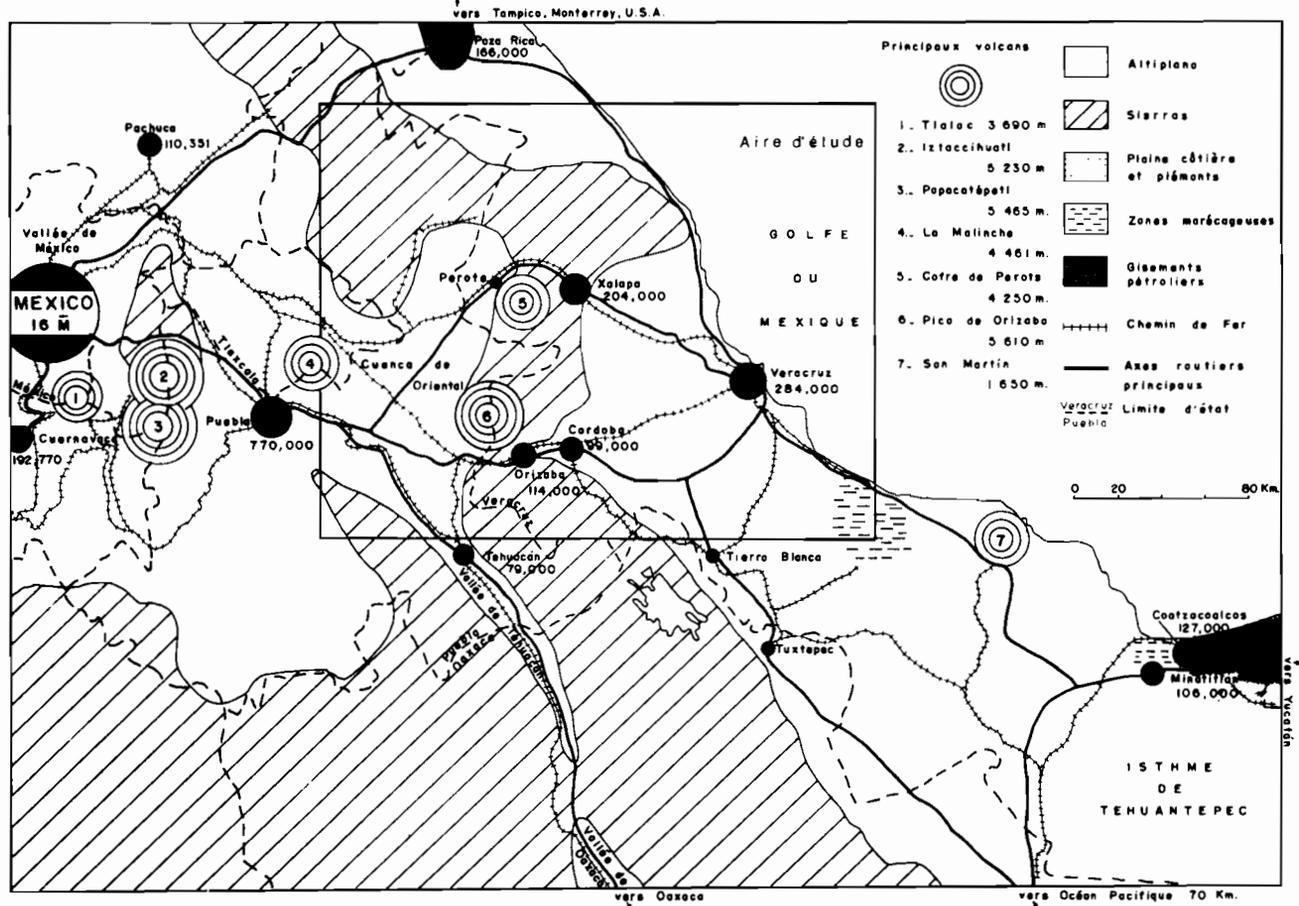


Fig. 1. — Le front montagneux de Veracruz

La région dans tous ses états

Entre Atlantique et Altiplano : le front montagneux du Veracruz (fig. 1)

L'ensemble est complexe : la ville de Xalapa et la zone caféière qui l'entoure, à mi-pente du rebord occidental de l'Altiplano, jouit d'un climat que tempère l'altitude. C'est l'étage des « *tierras templadas* » : 1 400 mètres d'altitude, 1 400 à 2 000 mm de précipitations annuelles, une température moyenne de 18°C ; les hommes de Cortès, puis les colons, ont très vite fait leur choix entre ces conditions largement favorables et la chaleur lourde et humide de Veracruz dans les « *tierras calientes* » marécageuses et paludéennes.

La vigueur des gradients altimétriques, exagérée encore par la présence de hauts volcans, met en voisinage des situations violemment contrastées. Les distances sont courtes entre les extrêmes. En ligne droite, Xalapa n'est qu'à 60 km de la côte torride ; vers l'ouest, la petite ville de Perote, déjà sur l'Altiplano, n'est qu'à 32 km. Séparés de Xalapa par le Cofre de Perote (4 250 m) ses habitants vivent, à 2 400 mètres d'altitude, les rigueurs du froid et d'une longue sécheresse hivernale. Les précipitations sont sahéliennes, rares et irrégulières (400 à 700 mm/an). La récolte du maïs n'est jamais assurée. Les nuages, portés par l'alizé de nord-est en été, par le « Norte » en hiver, se dissolvent à mesure qu'ils franchissent la Sierra ; il ne reste aux habitants que le vent qui soulève le sol, rendu poussièrre par la trop longue sécheresse.

La Sierra est entre ces deux mondes ; mais la diversité est aussi dans la Sierra. Diversité physique : entre l'axe néo-volcanique et les plis sédimentaires riches en pétrole ; entre les précipitations torrentielles de la Sierra Norte de Puebla (4 000 mm) et leur relative rareté à Xalapa (ce qui n'empêche pas les brouillards humides). Diversité culturelle et historique aussi (MARCHAL et PALMA, 1985) : aux axes de pénétration de la colonisation espagnole et aujourd'hui métis (Veracruz-Xalapa-Mexico et Veracruz-Cordoba-Mexico), s'opposent les espaces refuges des populations indiennes : ce qu'il en reste. Ce sont les Totonagues au nord, dans la Sierra, à cheval sur Puebla et Veracruz ; au sud, ce sont les groupes Nahuatls dans la Sierra de Zongolica. Ces deux ensembles partagent la même topographie difficile, le même isolement et la même précarité d'existence. Sortis d'une fragile autosuffisance alimentaire, pour intégrer l'économie monétaire par le biais de la culture du café, les indiens sont entrés dans de nouvelles dépendances : témoin, le caciquisme et les conflits pour la terre ; pour la récupérer ou pour ne pas la perdre... Si l'isolement a permis la survie d'une certaine identité indienne (BELTRAN, 1986), il autorise, pour d'autres ou pour certains d'entre eux, le maintien de formes classiques de caciquisme. Très vite, surgit une question élémentaire : que peut bien signifier le terme de région dans ce contexte-là ? Et plus encore si, élargissant le cercle, on prend en compte les gisements pétroliers et les centres urbains, qui leurs sont associés, de Poza Rica et de Coatzacoalcos, la ville de Puebla et, plus loin encore, celle de Mexico avec ses 16 millions d'habitants recensés en 1980...

L'hypothèse est que ces trois grands ensembles — Altiplano, Sierra, plaine côtière — rétroagissent entre eux ; que la Sierra dépend en partie de l'Altiplano et de la plaine côtière et réciproquement ; que les trois participent à l'organisation de l'espace. Nous avons affaire à des systèmes ; ces systèmes sont ouverts, ils s'interpénètrent, et la division administrative en vigueur au Mexique, ne vaut que pour l'analyse des données élaborées dans ce cadre-là.

Voici énoncées les interrogations et les hypothèses qui sous-tendent cette recherche. Elles justifient l'étendue de la zone d'étude. Pour identifier des transitions régionales le bon sens est payant : le « champ gravitaire » (BRUNET, 1979) du

centre Veracruz, s'étend jusqu'à ce que l'on pénètre dans l'aire d'extension d'autres champs gravitaires : le pétrole au nord et au sud-est, l'agglomération de Puebla à l'ouest-sud-ouest, la Mixteca et l'isthme de Tehuantepec au sud.

L'Etat prisonnier de ses limites

Le premier obstacle à l'étude régionale au Mexique provient de l'organisation fédérale du pays, doublée d'un très fort centralisme. Les racines de cette apparente contradiction sont historiques et politiques. De là, une extraordinaire atomisation de l'information, parfois accompagnée d'une évidente ignorance des données élaborées dans l'institution voisine.

Parler d'obstacle, c'est dire aussi que la division fédérale ne constitue pas le cadre approprié pour la perception des organisations régionales. C'est un lieu commun propre à n'importe quelle type de division administrative, dont la fonction est tout autre. On citera, parmi une quantité d'exemples, quelques espaces pourvus d'une très forte individualité, (cela les distingue des espaces environnants) qui relèvent administrativement de deux ou plusieurs Etats : le Totonacapan, déjà mentionné ; la région pétrolière² de Coatzacoalcos, entre Veracruz et Campeche ; et bien sûr l'agglomération de Mexico, dont le centre (Distrito Federal) échappe au contrôle de l'Etat du même nom qui l'entoure. Citons enfin une unité physique comme le volcan Popocatepetl, dominant la vallée de Mexico, partagé entre trois Etats³. Cette division du Mexique en 31 Etats et 2 392 « municipios libres » est un acquis de la Révolution. Ainsi s'explique, et s'oppose, la remarquable stabilité de la division politique du pays, en vigueur depuis 1917, aux innombrables changements qui ont précédé cette période, et ceci depuis la conquête (1519). Ces divisions frisaient parfois l'absurde puisque, dans le cas du Veracruz, le principe de continuité territoriale n'était pas même respecté (FLORESCANO, 1977).

Cette difficulté à définir un cadre spatial acceptable se retrouve intacte aujourd'hui, même si les limites des Etats ne sont plus en remises en cause. Cette hésitation s'exprime dans l'incapacité des diverses institutions, fédérales et « estatales », à s'entendre, dans un souci de cohérence et d'efficacité, sur une division commune et intermédiaire entre l'Etat et le Municipio ; partition sans existence légale, mais que la superficie et la forme des Etats rend cependant nécessaire. Un bon exemple, l'Etat de Veracruz, constitué par une étroite bande de 30 à 200 km de large sur près de 800 km de long ; sa superficie⁴ est de 72 800 km².

Alors que tout bouge au Mexique, depuis longtemps sans doute, mais très vite depuis l'entrée du pays parmi les grands du pétrole et depuis la foudroyante explosion urbaine, voici l'Etat pétrifié dans ses limites, alors que les dynamiques régionales transgressent largement celles-ci.

Cela étant dit, le problème n'est pas tant de les remettre en cause, que d'admettre la nécessité de s'en affranchir. On ne nous fera d'ailleurs pas dire que l'organisation fédérale fut sans effet, que ce soit en termes d'organisation régionale, ou plus simplement en termes de sentiment d'appartenance à une unité administrative dotée d'une Histoire, de traditions voire d'une culture originale... au moins au centre. Il reste qu'on n'est vraiment en mesure d'évaluer l'effet d'une limite qu'en la franchissant ; nous en verrons la preuve à propos de la tenure de la terre.

2. On acceptera une facilité de langage : la région est un « être géographique », un espace vivant, organisé, et doté d'un fonctionnement propre ; la région est un système. On distinguera donc « la Région » de la région qualifiée : région agricole, région indienne, etc.
3. Le plus bel exemple reste la région frontalière entre Mexique et Etats-Unis. La frontière crée l'espace économique ; la limite est au centre.
4. Le plus grand Etat, celui de Chihuahua, couvre une superficie de 244 938 km² ; Mexico mis à part, celui de Tlaxcala, 4 016 km², est le plus petit.

Les espaces que nous étudions sont marqués par des Histoires qui s'entrechoquent et participent à la formation de nouvelles organisations spatiales : le recours à l'Histoire, au terme de la recherche, n'est pas de mise ; l'Histoire n'est pas un « résidu » (DURAND-DASTES, 1984) : elle est au centre.

Histoires d'espaces

De l'hacienda à l'ejido : les espaces oubliés de la réforme agraire

On sait que la réforme agraire n'a pas tout réglé : que ce soit par rapport aux grands « latifundios » qui subsistent ici ou là, ou se sont reconstitués ; ou bien encore par rapport aux millions de « peones »⁵ qui vendent leur force de travail aux agriculteurs mieux pourvus. Paysans sans terre ou minifundistes, ces peones obligent d'ailleurs à s'interroger sur la fonction de cette main-d'œuvre, dans le fonctionnement général des systèmes agraires, notamment lorsqu'il s'agit de cultures de rente (café, canne à sucre, fruitiers, etc.).

On sait aussi que la réforme agraire ne règlera pas tout à l'avenir, même si subsiste un ministère du même nom, spécialement chargé de cette question. La dotation ou la restitution de terres a certes répondu à l'attente de milliers de peones et de paysans dépossédés ; elle n'assure en aucune manière l'avenir de leurs descendants (GUTELMAN, 1974). Les parcelles attribuées sont souvent trop exiguës et légalement indivisibles. Ainsi, en parant au plus urgent, la réforme agraire a surtout eu pour effet d'augmenter le nombre d'exploitations trop petites pour être viables, sauf à s'orienter vers des cultures marchandes, hautement rémunératrices (café), dans la mesure où cela est techniquement possible.

L'histoire de cette réforme est l'histoire d'intérêts contraires, plus ou moins puissants suivant le temps et le lieu : présidents et gouverneurs « agraristes » ou au contraire « productivistes »⁶, grands propriétaires, gros éleveurs, caciques, compagnies pétrolières, peones, indiens..., voici quelques-unes des forces en présence et dont le rapport, variable suivant le lieu et l'époque, a produit la situation foncière actuelle.

La tenure de la terre apparaît donc comme un facteur important de différenciation spatiale ; c'est vrai à l'échelle du Mexique, ça l'est aussi au niveau de l'aire d'étude. Le tout, il faut le rappeler, fonctionne dans un contexte de dépendance alimentaire, (le Mexique est maintenant systématiquement importateur de maïs), et dans un monde rural qui subit les effets d'une explosion démographique que n'a pu absorber une croissance urbaine pourtant largement incontrôlée.

La réalisation de la carte de localisation des quelques 1 600 ejidos (environ 28 000 au Mexique) présents dans la région, valait la peine. Les principales caractéristiques de ces ejidos (collectivité ayant bénéficié d'une dotation de terre) ont également été relevées : date de résolution présidentielle, superficies, nombre d'ejidataires, productions agricoles dominantes. Outre l'intérêt de cette base de données pour une cartographie thématique élémentaire (une variable, une carte), ce travail ouvre la voie à une passionnante recherche de type historique, à partir des interrogations que suscite l'analyse de la carte (fig. 2).

5. Dans l'Etat de Veracruz la population agricole représente 37 % du total des actifs (recensement de population, 1980). Les peones (159 000) représentent 23 % de la population agricole. Dans l'Etat de Puebla, 41 % des actifs appartiennent au secteur agricole et 20 % d'entre eux sont des peones.
6. Expression consacrée opposant, au sein de la classe politique les défenseurs des principes révolutionnaires, favorables à une distribution massive et rapide de terres, aux productivistes, peu favorables à une réforme agraire qui aurait entraîné une stagnation voire une baisse de la production agricole.

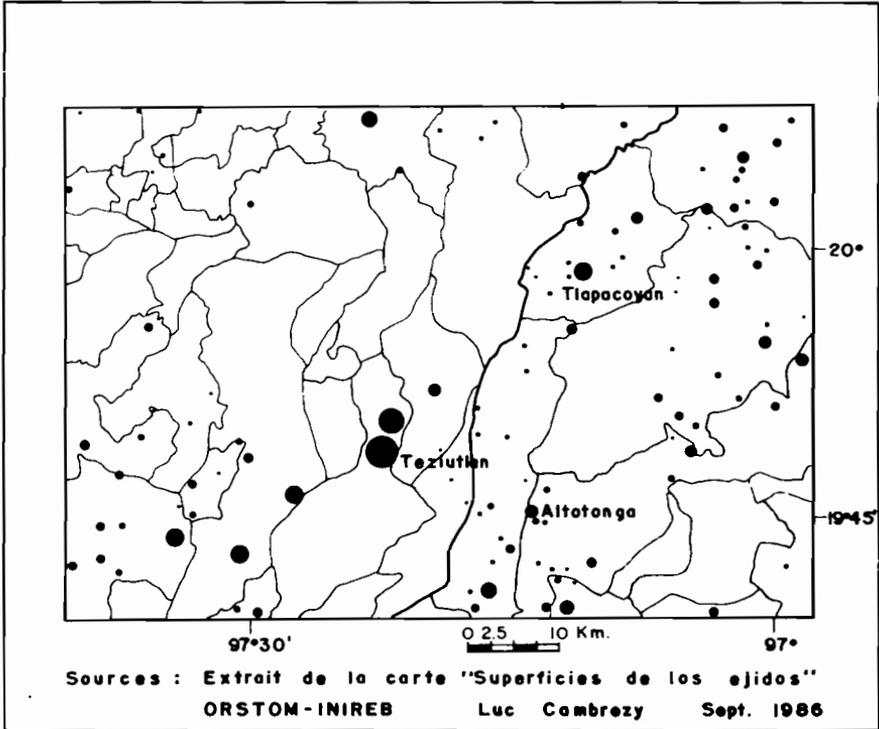


FIG. 2. — Distribution des ejidos dans la sierra norte de Puebla

On constate en effet que les ejidos sont très inégalement répartis. On s'y attendait. A des zones quasi vides s'opposent d'autres zones où l'intégralité de la superficie est fractionnée en ejidos. Bien entendu, à l'absence d'ejido correspond une prééminence de ce qu'il est convenu d'appeler la petite propriété (terme légal sans rapport avec la superficie, parfois très grande, que possède le propriétaire). Sachant que l'ejido est le produit ou bien du démantèlement d'une hacienda (cas le plus fréquent), ou bien d'une conquête de terres neuves (colonias) ou encore d'une restitution de terres communales, les combinaisons à même d'expliquer ces différenciations spatiales sont les suivantes :

- *Absence d'ejidos* : hacienda non démantelée ou grand domaine reconstitué.
« hacienda » fractionnée et vendue.
non restitution de terres.
- *Présence d'ejidos* : sur une hacienda démantelée.
dans des terres ouvertes à la culture.
restitution de terres communales.

On voit donc que pour comprendre la problématique de chaque sous-zone, il faut remonter à l'origine de l'ejido, ce qui conduit à reconstituer la carte des haciendas à l'aube de la Révolution⁷. Mais l'analyse de la carte de distribution des ejidos et le premier traitement des données a aussi produit d'autres résultats : ils valent sur-

7. En l'absence de cadastre, ce travail représente un effort d'autant plus considérable que l'accès aux données (contradictoires ou difficiles à interpréter) est délicat : la terre, source de nombreux conflits dont l'actualité témoigne quotidiennement, reste un sujet brûlant.

tout par rapport à la question du « poids des limites » : administratives ou autres. L'extrait de la carte (fig. 2), choisi à dessein, reproduit un cas où le rôle d'une limite d'Etat (Veracruz-Puebla) semble évident ; c'est d'autant plus intéressant qu'on se trouve dans une zone de Sierra où les haciendas furent peu nombreuses, peuplée par une forte proportion d'indiens.

Une des hypothèses est que l'Etat de Veracruz aurait été plus « agrariste » que son voisin. Plusieurs études consacrées aux mouvements paysans dans le Veracruz ont d'ailleurs montré l'importance d'un gouverneur, Adalberto Tejeda, dans la mise en œuvre de la Réforme agraire (HEATHER FOWLER, 1979). Cependant, à y regarder de plus près, à comparer les dates de création des ejidos dans les deux Etats, on retrouve des courbes étonnamment semblables, avec le même pic dans les années 1934-1936. Si cela ne remet pas fondamentalement en cause l'activité de ce gouverneur, cela complique singulièrement les choses...

Derrière tout cela on voit poindre une recherche qui nous oriente vers une « géographie des espaces conflictuels ». J'entends évidemment parler des conflits ayant la terre pour origine. Le thème est implicite dès lors qu'on s'attache à reconstituer l'histoire différenciée de la réforme agraire, mais on peut aller plus loin. Le présent est trop en prise sur le passé pour qu'une carte des conflits actuels ne soit pas l'image d'une situation héritée.

*Il était une fois le pétrole :
l'évolution des circuits de commercialisation
dans le Totonacapan*

Dans le remarquable travail en cours d'E. VELASQUEZ⁸, la mise en évidence de réorganisations régionales mérite d'autant plus d'être notée qu'elle est le fait d'une anthropologue, au départ peu soucieuse de spatialité. Cette recherche se déroule dans une région définie à partir d'un critère ethnique : le Totonacapan, c'est-à-dire l'ensemble des municipios où la population parlant la langue totonaque dépasse les 10 %.

Les figures 3 et 4 illustrent les changements intervenus dans l'organisation des marchés et les aires de distribution et de collecte des produits agricoles. Sans entrer dans les détails d'une recherche profonde et féconde, je veux ici parler de la lecture qu'on peut en faire en terme d'« espaces mouvants ».

La situation entre 1920 et 1950 (fig. 3) – Nous sommes dans un système d'exploitation des ressources du milieu que les conflits de la Révolution ont encore peu bouleversé. La richesse pétrolière, nationalisée en 1938, toujours aux mains de compagnies étrangères, est exportée à partir de Tuxpan, et reste sans effet pour l'aménagement de la région. Le système des haciendas domine dans la plaine côtière, peu densément peuplée et couverte de forêts. Bois, banane, vanille et biens manufacturés importés font l'objet d'un trafic entre les ports et les grandes places commerciales du sud-ouest, à l'interface Sierra-Altiplano.

La Sierra est plus densément peuplée. Les indiens totonaques y sont majoritaires ; c'est un refuge. Isolés, encore très peu intégrés à l'économie monétaire, les indiens fonctionnent dans un système d'autosuffisance alimentaire. Cependant, la position géographique de cette Sierra entre les deux ports de la côte (Tuxpan et Gutierrez Zamora) et les quatre places commerciales qui assurent le relais avec les villes de Puebla et Mexico, se traduit par d'importants mouvements d'« arrieros ».

8. Je reprends cet exemple avec l'aimable autorisation de l'auteur. Emilia VELASQUEZ appartient au groupe de recherche : « Uso y manejo tradicional de los recursos naturales entre los Totonacos de Puebla y Veracruz : una vision regional ». Culturas populares ; Secretaria de Educacion Publica/INIREB/CONACYT, sous la coordination de N. Barrera BASSOLS.

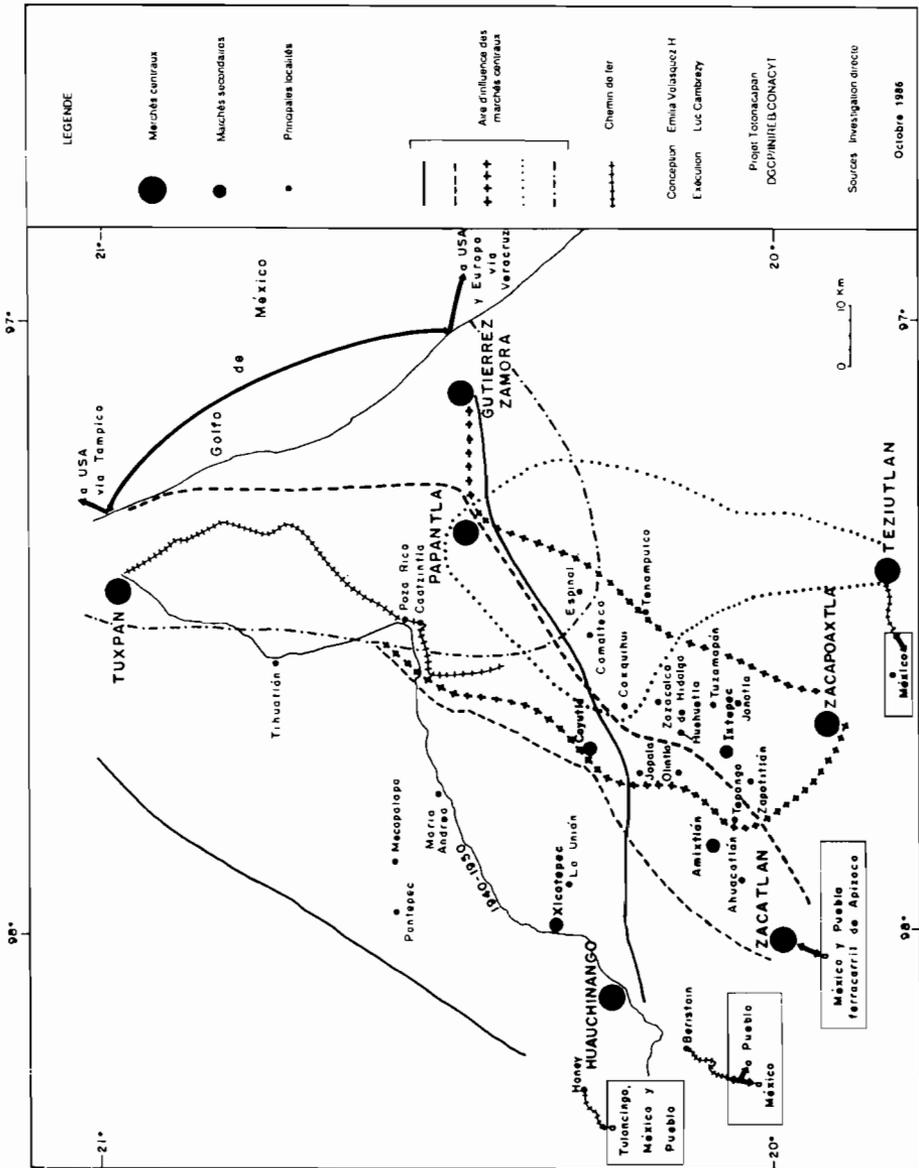


FIG. 3. — Les circuits commerciaux dans le Totonacapan : 1920-1950 (première approche)

Ces convois de muletiers assurent le transport aller et retour des marchandises. Ce mode de transport facilitant le commerce itinérant, une ébauche de négoce entre indiens et muletiers n'est pas exclue, mais l'objectif reste de relier la côte à l'Altiplano. Plus que desservie la Sierra est traversée ; les muletiers ne font qu'y passer.

La situation actuelle (fig. 4) – Cinquante à soixante ans plus tard, le bouleversement est total. Cela ne s'est évidemment pas fait en un jour : chaque ouverture de route ou d'industrie liée au pétrole participe à de nouvelles réorganisations spatiales.

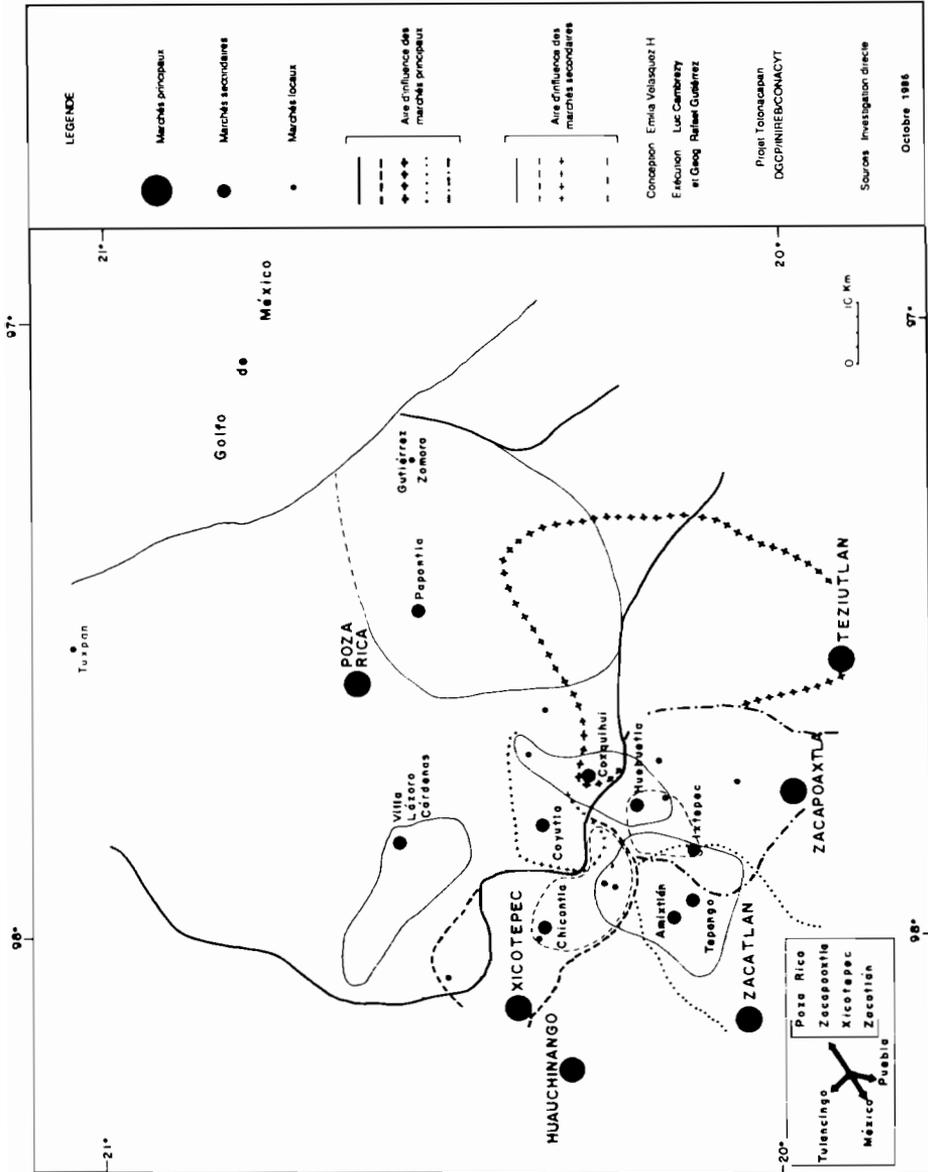


Fig. 4. — Les circuits commerciaux dans le Totonacapan : 1950-1986

Dans la plaine côtière, la forêt a laissé place à l'élevage bovin et aux cultures de citriques. Deux villes, autrefois places centrales, perdent aujourd'hui toute influence : Papantla n'est plus qu'une place secondaire. L'ensemble de la région est riche, les liaisons aisées. L'apparition de commerces variés dans les bourgs et les villages ne favorise pas la naissance ou le maintien des marchés fixes ou temporaires. Les commerçants établissent leurs échanges directement avec Poza Rica. Toute la plaine est aujourd'hui dans l'orbite de cette ville née du pétrole. En 1930, il s'agissait

encore d'un « pueblo » dépendant du municipio de Coatzintla (4 825 habitants). Fondé en 1951, le municipio de Poza Rica comptait 166 000 habitants en 1980... Les biens produits dans la région sont exportés — vers Mexico, par la route (construite entre 1940 et 1950) Poza Rica-Mexico — vers Tampico (pétrole) et Veracruz (biens manufacturés en entrée/sortie), par la route côtière (1950-1960). Les flux principaux ne traversent plus la Sierra, mais la contournent.

Dans celle-ci, les oppositions avec la plaine côtière demeurent très marquées, et peut-être plus vives que dans la situation précédente. Et pourtant bien des choses ont changé ; les cultures marchandes, café et piments surtout, ont fait de l'autosuffisance alimentaire un souvenir : apparaît alors un système hiérarchisé de collecte des produits cultivés et de distribution des vivres manquants comme des biens de première nécessité. Mais des constantes demeurent : population indienne, exigüité des exploitations agricoles dans une topographie tourmentée, isolement de la Sierra toujours mal pourvue en routes carrossables. La hiérarchisation du commerce se combine avec la disparition des convois de muletiers à longue distance et la multiplication des intermédiaires. Dans des situations de monopole pour l'entrée-sortie des produits, ceux-ci, puissants et influents, n'ont aucun intérêt au désenclavement de la Sierra. Que s'ouvre une route ou que se superposent les aires de rayonnement des marchés suffit pour mettre en péril le monopole. Les paysans peuvent alors profiter de la concurrence qui commence à jouer entre commerçants : ils sont dans la possibilité de vendre au plus offrant et d'acheter au meilleur prix. L'inconvénient que représente la distance du centre de collecte et d'approvisionnement se trouve pondéré par la double ou triple opportunité.

On pourrait multiplier les réflexions sur cet exemple ; il faudrait aussi parler de ces lieux et de ces espaces qui n'ont cessé de changer de statut et de fonction au cours du temps : telle la ville d'Alvarado, merveilleusement située à l'embouchure du rio Papaloapan, à 60 km au sud de Veracruz ; petit port somnolant au rythme de la pêche à la crevette, ses années de gloire furent les années noires de Veracruz (RODRIGUEZ, 1986). Telle aussi la région caféière de Xalapa, autrefois grande productrice d'oranges : remplacés par la culture du café, les orangers occupent maintenant la plaine côtière.

Espaces d'enjeux, espaces de relation : l'analyse par les signes

Nous avons affaire à des espaces mobiles dans le temps. Le temps est une entrée dans la complexité régionale. Mais la mobilité est aussi dans l'instant. Une région, une organisation régionale, se définissent aussi par les mouvements qui les animent : mouvements de produits, de personnes, de capitaux et d'information ; c'est une autre entrée. Ces mouvements définissent des espaces, qu'il s'agisse de réseaux — une cité dominante et ses « vassales », (RAYNAUT, 1984), ou de mouvements purement linéaires (une route).

Camions croulant sous la canne à sucre fraîchement coupée conduits à l'« ingenio », mules chargées de bois descendant la Sierra, migrations de peones pour la cueillette du café ; tous ces mouvements n'ont pas la même importance en termes économiques ni la même extension spatiale, mais tous participent de la vie d'une région. C'est en sorte la manifestation concrète de sa réalité. Ce sont des signes.

Le bulldozer passe, le Coca-Cola suit...

On peut s'irriter de la présence de panneaux publicitaires de la firme américaine dans les endroits les plus impossibles, on ne peut pas ne pas s'étonner de l'extraordinaire efficacité du « système Coca-Cola ». Mais comment font-ils donc ?

9. La consommation de « refrescos », c'est-à-dire de boissons gazeuses, est excessivement élevée au Mexique ; sa fabrication absorbe une grande partie de la production sucrière, à peine suffisante.

La fabrication et la distribution du Coca-Cola et des autres boissons de la marque est l'affaire de plusieurs groupes financiers, avec ou sans capital étranger, et indépendants les uns des autres. Le Mexique est partagé en 57 concessions ou « franquicias ». A chaque concession correspond une usine de fabrication et de mise en bouteille des boissons. Un groupe financier peut posséder une ou plusieurs concessions. La relation avec la firme nord-américaine s'établit par l'achat de l'extrait, fabriqué aux Etats-Unis, et par l'imposition d'un certain nombre de normes de qualité et de publicité (sigle, uniforme, forme de la bouteille, etc.). On le voit, pour la maison mère, les risques financiers sont réduits au minimum. Les autres produits entrant dans la composition de la boisson (sucre, adjuvants et eau) sont achetés sur place.

Spatialement, l'organisation est la suivante : chaque concession, parfaitement délimitée, se subdivise en sous-zones. Celles-ci comportent un dépôt, régulièrement approvisionné par de lourds camions venant de l'usine. C'est de ces dépôts que partent les camions distributeurs. Que s'ouvre une nouvelle route ou piste carrossable et le chauffeur ira à la recherche de nouveaux clients. L'offre est sur le point de précéder la demande ; à coup sûr elle la provoque.

La firme ne va donc pas encore partout ; les sierras isolées restent en blanc sur la carte établie par l'entreprise, mais cela ne signifie pas pour autant que la boisson y soit inconnue. En effet, là où s'arrête le camion, commence l'espace des « mayoristas », ces commerçants ambulants qui, à cheval ou en véhicule tout-terrain, vendent, plus cher, les produits faisant défaut. De Puebla à Veracruz, on dénombre cinq fabriques, dont l'aire de distribution couvre tout ou partie de la région d'étude : Puebla, Apizaco, Poza Rica, Veracruz et Xalapa. La partition de l'espace est originale car on s'attendait à ce que chaque fabrique se situe au centre de la concession ; il n'en est rien ; tout se passe comme si la situation côtière de l'usine de Veracruz repoussait vers le nord l'aire d'influence de la fabrique de Xalapa, pour couvrir les centres urbains de Cordoba-Orizaba, mais celle de Xalapa laisse l'Altiplano et le Cofre de Perote à Apizaco¹⁰.

La stratégie de la firme est évidente : couvrir tout l'espace. En cela elle s'apparente aux objectifs sous-jacents à toute division administrative. Contrôler tout l'espace sans laisser de vides mais sans superposition ni double appartenance. On ne relève que d'une seule fabrique et d'un seul dépôt, de la même façon qu'on ne dépend que d'un seul municipio et d'un seul Etat. On a compris la stratégie, on a vu l'ambition. L'espace est un enjeu économique.

Les espaces de relation sont d'une autre nature, même si l'économique n'est pas absent. Je veux ici parler des espaces de circulation des hommes vus à travers le moyen de transport qu'ils privilégient.

Un moyen de transport pour tous : l'autobus

Le développement considérable du réseau routier au cours de ces vingt dernières années s'est accompagné d'une profonde évolution des moyens de transport. Aujourd'hui, l'autobus, communément appelé « el camion », est le transport du plus grand nombre. C'est qu'au manque de souplesse inhérent au transport ferroviaire, s'ajoute la lenteur des voyages et la vétusté des équipements.

On peut établir une typologie du transport par autobus, à partir des critères suivants : 1^o la classe, c'est-à-dire la qualité du service (confort, rapidité, ponctualité) ;

10. C'est une observation que l'on a pu faire pour plusieurs variables traitées ; les « centres » sont excentrés.

on distingue trois classes. 2^o la fréquence des arrêts directs, arrêts fixes et arrêts continus à la demande. Les combinaisons les plus fréquentes se définissent comme suit :

— Autobus de première ou seconde classe, liaisons rapides entre villes importantes, peu ou pas d'arrêts. Ce sont les « directos ». La concession, c'est-à-dire l'espace que l'Etat leur autorise, se définit au niveau de la Fédération ; ils traversent plusieurs Etats.

— Autobus de seconde classe, arrêts fixes dans des localités intermédiaires ; les distances couvertes sont également importantes ; seuls changent le confort et la rapidité du voyage.

— Autobus de troisième classe, basés dans une ville ou un bourg important ; ils desservent les bourgs et les villages environnants, empruntent aussi bien les routes goudronnées que les pistes ; ils s'arrêtent à la demande du voyageur. On les appelle « ordinarios » ; la concession est le plus souvent « estatal ».

Il est évident que le nombre d'entreprises augmente en fonction de la typologie énoncée précédemment. Ce sont quelques puissants groupes pour la première catégorie ; les autobus se comptent par milliers. A l'inverse, la petite société à concession réduite, ne possède que quelques unités. On compte plusieurs sociétés de ce type par ville importante. A chaque catégorie correspond un espace caractérisé aussi bien par les distances couvertes que par la clientèle concernée.

L'espace du voyage – La figure 5 représente les espaces couverts par les autobus directs de première et seconde classe, à partir des deux villes de Xalapa (77 localités desservies journallement) et Veracruz (96). A quelques exceptions près (vallée de Oaxaca, isthme de Tehuantepec, frontière Etats-Unis), l'espace qui se dessine à partir de ces deux villes est semblable ; c'est celui du golfe du Mexique dans sa totalité jusqu'à Puebla et Mexico. Puisque les villes desservies sont généralement les mêmes, ce sont surtout les centres de gravité qui se déplacent : prenons deux villes moyennes : Perote (50 km de Xalapa) et Alvarado (60 km de Veracruz). La liaison est possible avec ces deux villes aussi bien de Xalapa que de Veracruz. Simplement, au départ de Xalapa, ce sont 30 autobus/jour pour Perote, et 14 pour Alvarado ; de Veracruz, 19 autobus pour Perote, mais 41 pour Alvarado.

La clientèle de cette catégorie d'autobus est essentiellement urbaine ; le paysan (« el campesino ») n'a guère de raisons d'aller dans une ville autre que celle proche de son village. Cet espace-là n'est pas le sien.

L'espace ordinaire – Pour aller à la ville, ou pour retourner à son village, le paysan emprunte l'« ordinario ». C'est l'autobus de campagne ; il ne concerne guère le citadin. Chaque ville de moyenne ou grande importance compte une ou plusieurs compagnies de transport. La fréquence de la desserte varie selon le lieu et l'état des routes ; elle peut osciller de 1 autobus par semaine (le jour de marché) à plusieurs dizaines par jour. Si la carte laisse entrevoir quelques « blancs », le cas le plus fréquent est celui d'un enchevêtrement des aires de rayonnement à partir de chaque centre urbain. Fait significatif, l'espace ordinaire n'exclut pas la grande distance. A une auréole de trafic intense dans un rayon de 20 à 40 km, s'ajoute une autre auréole définie par quelques axes majeurs, qui met en contact l'aire de distribution d'une ville avec celle d'une autre ville. Ainsi de Xalapa est-il possible de joindre en « ordinario » les villes de Puebla, Veracruz ou de Tehuacan. Il n'y a pas de ruptures.

Une observation valable pour les deux catégories décrites s'impose donc ; on ne passe pas de l'aire de distribution d'une ville à celle d'une autre ville. Pas plus qu'on ne passe de l'« aire d'influence » d'une ville à celle d'une autre ville. Voilà bien un concept ambigu et trompeur s'y l'on n'y prend garde. Les espaces ne se juxtaposent pas, pas plus qu'ils ne s'emboîtent ; ils s'enchevêtrent et se décalent. Il y a des blancs et des superpositions ; on ne ferme pas un espace de relations.

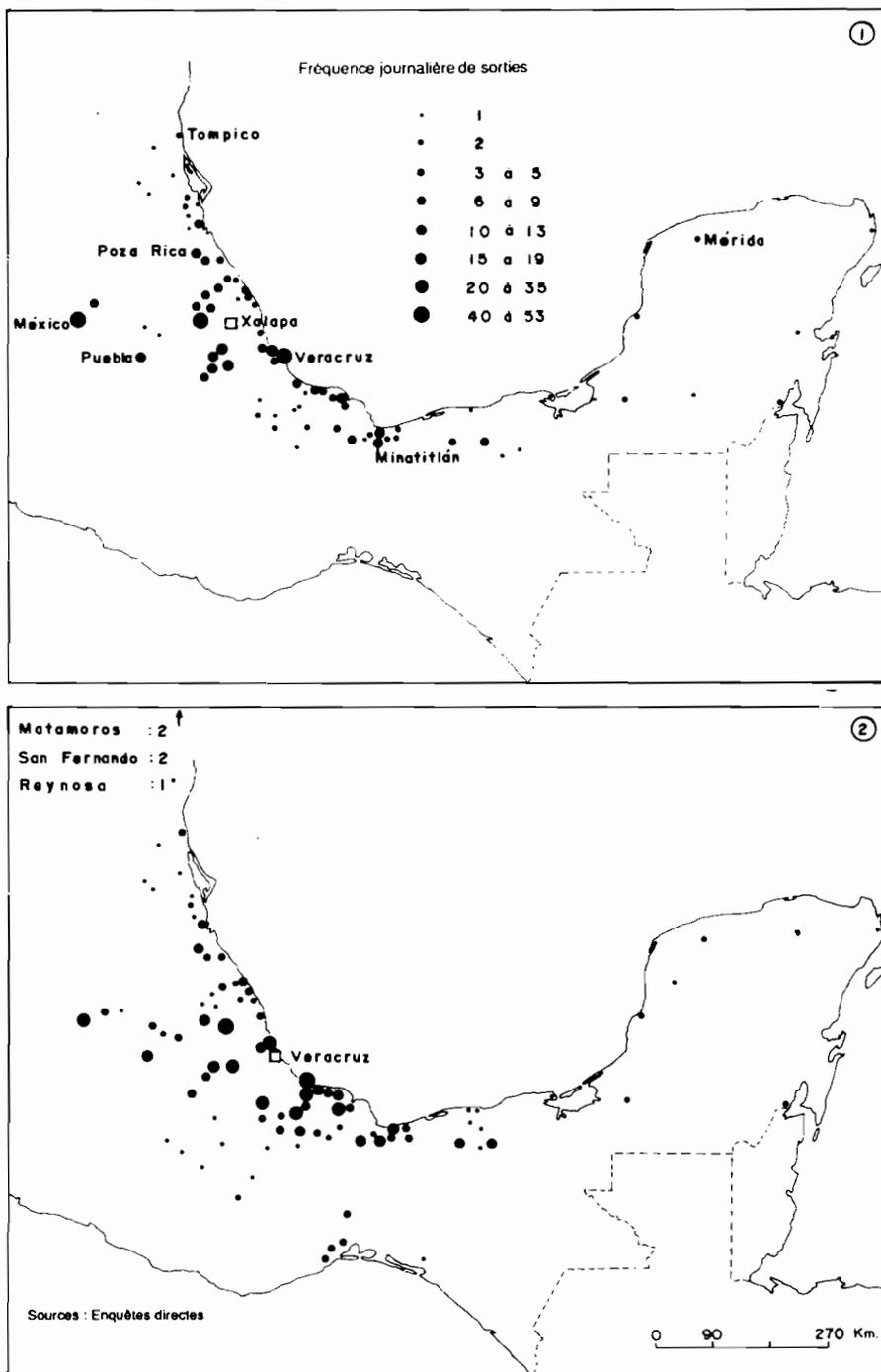


Fig. 5. — Destinations des autobus directs de première et seconde classe au départ de Xalapa ① et Veracruz ②

Conclusion

On cherche de l'ordre et de la hiérarchie : village, commune, région, Etat ; géographie générale, géographie régionale, géographie du lieu. Ces belles constructions sont irritantes, ces emboîtements des caricatures, ces ruptures des simplifications. On cherche de l'ordre, on privilégie les centres et on oublie les marges. On suppose que l'espace le plus grand inclut la totalité du plus petit.

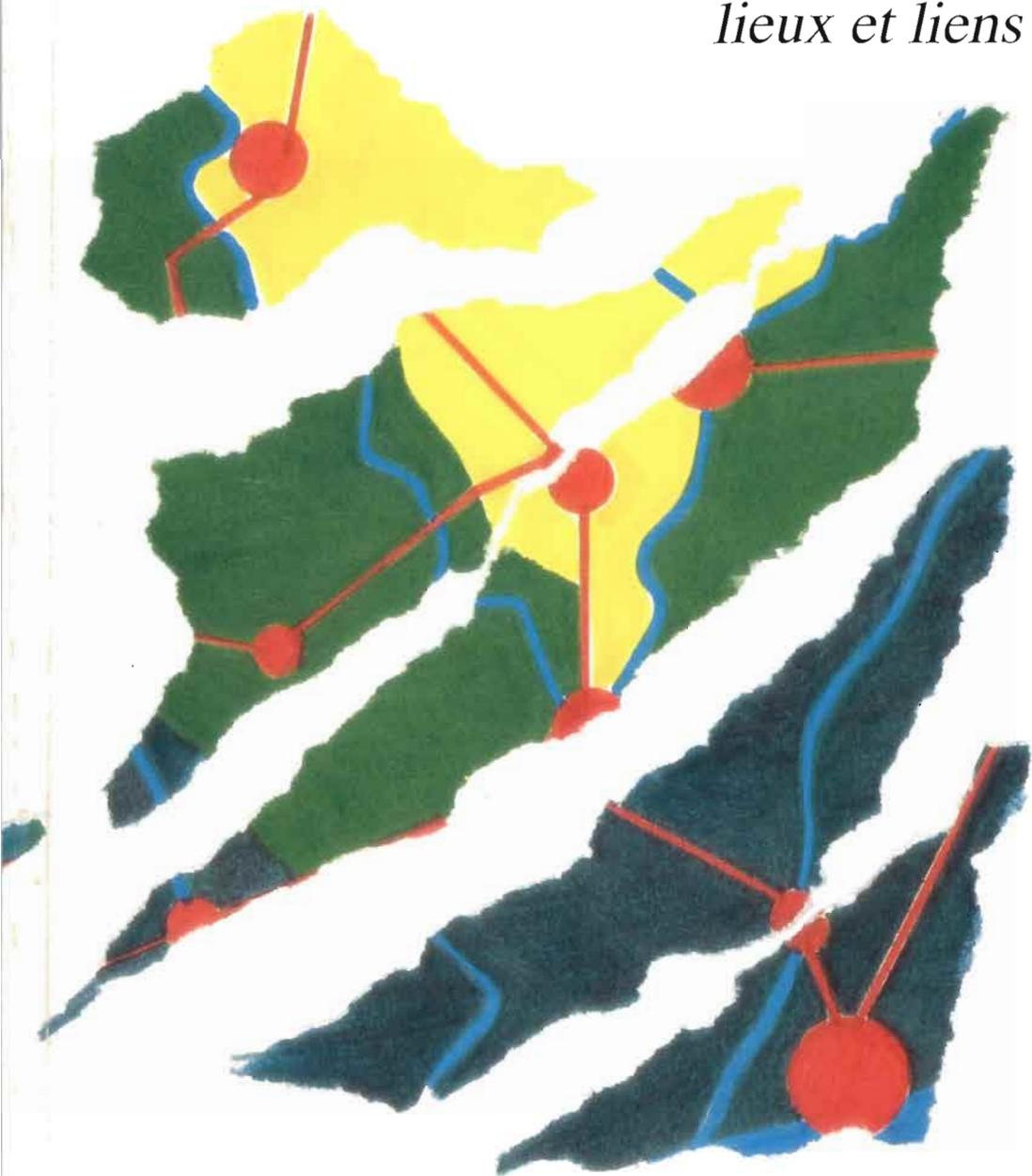
Changeons de perspective et la vue se transforme. L'ordre est d'un autre ordre, l'édifice s'écroule ; la complexité se fait lumineuse. Aux espaces emboîtés, succèdent des « déboîtements ». Voici des espaces flous, enchevêtrés ; le lieu se connecte à plusieurs espaces, proches ou lointains. Nous voici enfin capables de penser des espaces sans penser des ruptures. L'espace géographique est discontinu mais le passage du global au local est sans ruptures. Les changements d'échelle sont des artifices. Le zoom, s'il existait, serait un progrès sur le téléobjectif à grossissement fixe (1/50 000, 1/250 000, 1/1 000 000) ; il resterait sans doute insuffisant pour décrypter cette complexité. Voici la région ouverte sur son environnement et « l'environnement est intrinsèque » (BRUNET, 1980). La région est sans limites et le géographe se voit perdu. Mais non, il respire mieux, il se retrouve.

BIBLIOGRAPHIE

- BELTRAN (G.-A.), 1986 — *Zongolica : encuentro de Dioses y Santos Patronos*. Xalapa, Universidad Veracruzana.
- BRUNET (R.), 1972 — *Pour une théorie de la géographie régionale*. Travaux de l'institut de géographie de Reims, n° 11 : 3-14.
- BRUNET (R.), 1979 — Systèmes et approche systémique en géographie. Bull. Assoc. geogr. franc., n° 465, in : *Espacements I* : 59-67.
- BRUNET (R.), 1980 — *Sens d'une recherche ou dialectiques de l'espace géographique*. Brouillons Dupont, n° 6 : 5-20.
- DURAND-DASTES (F.), 1984 — *Systèmes et localisations : problèmes théoriques et formels*. Géopoint 84, Université d'Avignon : 19-44.
- FLORESCANO (S.), 1977 — *Las divisiones políticas del Estado de Veracruz, 1824-1917*. Dualismo, 11 : 39-110. IIESES, Universidad Veracruzana.
- GUTELMAN (M.), 1974 — *Capitalismo y Reforma Agraria en Mexico*. ERA, Col. Problemas de Mexico.
- HEATHER FOWLER SALAMI, 1979 — *Mobilizacion campesina en Veracruz (1920-1938)*. Siglo XXI. Mexico.
- MARCHAL (J.-Y.), PALMA (R.), 1985 — *Analisis grafico de un espacio regional : Veracruz*. INIREB-ORSTOM. Xalapa.
- RODRIGUEZ (H.), 1985 — *Para la historia urbana de Veracruz*. Universidad Veracruzana, 30 p. *multigr.*
- RAYNAUT (Cl.), 1985 — La région des anthropologues. *Le développement rural en questions*. Mémoire ORSTOM n° 106 : 132-134.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières